

PHOTO. Arles expose la trilogie impressionniste du Russe Alexey Titarenko.

Alexey Titarenko, les quatre mouvements de Saint-Petersbourg

Exposition présentée, dans le cadre des 33^{es} Rencontres arlésiennes de la photographie, au Musée Réattu, jusqu'au 9 septembre. Renseignements (horaires et tarifs) : www.rencontres-arles.com et 04 90 96 76 06.

Que voir en priorité à Arles, parmi la vingtaine d'expositions des Rencontres internationales de la photographie? D'abord les quatre « pans » de la rétrospective Koudelka (cf. *Libération* du 5 juillet), qui constituent l'incontournable plat de résistance de cette trente-troisième édition. Puis, pour ceux que n'effraie pas la fidélité au noir et blanc, et qui apprécieront d'en nuancer la gamme: Titarenko. Deux extrêmes. Autant les images de Joseph Koudelka sont charbonneuses et contrastées, autant celles d'Alexey Titarenko apparaissent diaphanes. L'un flirte avec la dimension cosmique, l'autre confectionne des vignettes polarisées sur sa ville, Saint-Petersbourg: ses photos bénéficient, tout en haut du Musée Réattu, d'un accrochage si assiégué de soleil que le panorama du Rhône (sur lequel ouvrent les fenêtres) vient abusivement y mêler ses reflets à ceux de la Néva. Dans cette ambiance surexposée, l'exposition frappe, de prime abord, par sa pâleur.

Flou et immobilité. Les photos d'Alexey Titarenko sont grises, et même « très grises » comme l'a judicieusement remarqué, paraît-il, l'un des responsables d'une institution photographique française. Dans la même veine critique, il aurait pu finement ajouter qu'elles sont aussi un peu « floues ». Opalescentes, usées, passées, comme des plaques de daguerréotype. On les sonde du regard, sceptique, à la recherche de ce genre de fantômes qui vivent, d'après les romans, derrière la glace piquée des vieux miroirs... On les y trouve.

Figé dans les lignes néoclassiques de ses immeubles, ce Saint-Petersbourg-là n'est pas la Venise nordique et monumentale des cartes postales, mais une ville sans apprêt, quotidienne et pourtant spécifique, saisie dans l'esquisse brumeuse de ses façades sévères: rangées de fenêtres, porches, enfilade de cours, chaussées glissantes. Un monde de brouillard pétri de neige, rongé d'obscurité crépusculaire, cassé de pans de soleil inexplicables, s'anime lentement. Ces lieux ne sont pas habités, ils sont hantés. Des silhouettes dansent sur les trottoirs, les maisons desquelles sur la fuite d'un tramway, le moutonnement grumeleux d'un courant humain invisible ravine les places... La ville frémit du flot incessant d'une armée d'ombres, frémissent désincarné de mains et de jambes dépourvues de corps, cernant l'immobilité des vivants, tapis dans l'obscurité sépulcrale de l'hiver ou plantés dans la clarté coagulée d'un étrange été.

Façon Dostoïevski. Les époques se confondent: les marchandes de balais de jonc côtoient les marchandes de sacs en plastique, le pan dansant d'une robe d'été semble s'arracher à une tournure corsetée du temps jadis, une armée séculaire de mains prolétaires érode l'appui des rampes métalliques. Temps chronologique et temps météorologique emmêlant leurs aléas pour tisser la texture d'une même immanence pétersbourgeoise, oui c'est bien d'une « exposition sur le temps » qu'il s'agit, comme l'expliquent les cartels. Il n'y a guère besoin de les lire pour goûter la sombre magie qui s'en dégage et sentir que Titarenko marche dans les pas des héros de Dostoïevski, unissant leur ronde à celle des héri-tiers ordinaires de la révolution d'Octobre, puis de Gorbatchev.



« Saint-Petersbourg, 1993. » Des images opalescentes, usées, passées, comme des plaques de daguerrétype.

Saint-Petersbourg en ombres et blanc

En rencontrant le photographe, on est donc presque surpris de l'entendre référencer, de façon concrète, cette vision impressionniste de sa ville, qu'on a tendance à percevoir de façon globale, mais qui s'articule en fait sur des séquences distinctes de prises de vue. A 40 ans, Alexey Titarenko garde quelque chose d'une jeunesse romantique: ovale presque féminin, yeux bleus, masse de cheveux châtains ramenés sur le front, et ce maniement fluide du français, qui était le lot des élites russes au XIX^e siècle. Enfant de l'intelligentsia soviétique (parents profs de maths), il dit avoir acquis son quasi-bilinguisme à l'école, en classe intensive (« L'anglais, ce n'est qu'aujourd'hui que je l'apprends... »). Il explique comment il s'est fait précéder, remarquer, à la fin des années 80, par des images « ironiques, faites de superpositions, de collages et de montages », s'amusant des déclamations et affichages déchus du régime soviétique: la série intitulée *la Nomenclature des*

signes lui permet même de percer à l'étranger, et notamment en France.

« J'ai changé de style, dit-il, sous l'effet de la vie. Jusqu'au début des années 90, nous avions connu une existence matérielle correcte. Soudain, tout s'est détérioré: plus rien à manger, plus de médicaments, le chauffage coupé, les économies des vieilles gens dissipées par la faillite des caisses d'épargne. En août 1989, ça a été la première pénurie de sucre. En 1990, il n'y avait plus rien, on était rationné à 250 g de beurre par mois et par personne. Une catastrophe. La Russie retombait dans le XIX^e siècle. Comme en 1917, quand les nobles vendaient des allumettes dans la rue. Ce n'était plus possible d'ironiser sur le régime passé. L'éclairage semblait tomber sur une ville fantôme où erraient des fantômes. J'ai voulu rendre cette impression. J'ai photographié avec un trépied, au Hasselblad, avec de la pellicule 50 Asa, en pose lente, les queues qui s'allongeaient devant les magasins, les stations de métro... Un travail au noir et blanc, pour que je puisse développer moi-même, en nuanciant les contrastes grâce à la technique du tirage mouillé. » Ainsi naquit le premier chapitre de la trilogie pétersbourgeoise montrée à Arles: *la Ville des*

ombres (1992-1994). « Et puis, explique-t-il, la vie a commencé à s'améliorer. J'ai glissé vers une perception plus littéraire. »

Dans *Du matin au soir* en hiver, il photographie les lieux que Dostoïevski faisait arpenter à Raskolnikov dans *Crime et châtiment*, ou convoque les mânes des « rêveurs » de *Nuits blanches* pour une série homonyme. Après quoi, « en 1998, alors qu'on croyait avoir tourné la page sur le temps de la misère, la crise est revenue, ruinant 99 % de la population: les banques ont fait faillite, le rouble s'est effondré de 800 %, pire qu'en Argentine. Les gens ont recommencé à vendre n'importe quoi dans la rue, le marché noir et la prostitution ont fleuri... » C'est la matière du Temps achevé. Son inspiration, dit-il, se « nourrit de la ville », absorbée par le travail « métaphorique » qui lui inspirent ses vibrations. Il n'imagine pas travailler ailleurs. Sauf... « à Brighton Beach (alias Little Odessa, ndr), ce quartier refuge des émigrés russes, près de New York. Je rêve d'y séjourner quelques semaines: on y trouve les magasins de mon enfance, et même des enseignes comme il n'y en a plus en Russie, aujourd'hui! » ●

A. D. BOUZET (envoyé spéciale à Arles)